

A cela ajoutons le prix qu'exige le soin de la vache pour l'année, soit \$7, et nous avons une dépense totale de \$15 par an. Le produit de la vache, pendant le même temps peut être évalué à 150 livres de beurre, à 18 centimes, soit \$27, et \$8 pour le porc de surplus, ce qui fait un total de \$35 ou \$20 de profit net.

Maintenant on peut calculer avec certitude que le fumier produit par les bêtes qui sont venues augmenter le troupeau donnera assez de fourrage pour conserver le même nombre d'animaux; conséquemment le profit net de \$20:00 devient une *rente annuelle*, et comme il doit se continuer indéfiniment, il devient une *rente perpétuelle*. Mais supposons que l'influence de l'engrais ne se fasse sentir que pendant dix ans, dans ce laps de temps vous aurez reçu \$200 dont vous n'aurez à déduire que le prix de vos engrais achetés, soit \$50. Il reste donc un profit net de \$150.

*Morale.*—Cultivateurs, ne vous endettez jamais; mais si vous le faites que ce soit pour des achats d'engrais. —*Gazette des campagnes.*

#### Des plantes marines.

On a déjà beaucoup écrit sur la manière de traiter les fumiers pendant ces derniers temps, et, l'on s'est souvent demandé s'il serait avantageux de les mélanger avec d'autres substances. A ce sujet nous vous ferons connaître les résultats d'une expérience de quinze années de la part d'un cultivateur à l'aise, dans l'emploi des herbes marines.

Pendant quelque temps je me servis de tourbe, mais je la mis de côté par la raison qu'il m'était impossible d'entretenir mes vaches propres sur de la tourbe; mais avec les herbes marines cet inconvénient n'est pas à craindre, l'étable peut être entretenue proprement, et pendant le trayage aucune saleté tombe dans les seaux.

Pendant plusieurs années, je gardai mes chevaux dans le même local que mes vaches; à mon avis, ceci n'est pas bien. Je construisis une étable pour mes vaches, je donnai au pavé une inclinaison suffisante. Audessous de l'étable, je creusai une cave qui se continue dix pieds en dehors du bâtiment et que je protégeai par une couverture en planche afin que les eaux extérieures ne puissent tomber sur le fumier. En outre le fond de la cave est battu et les murs sont en pierre.

Tous les jours nous mettons du varech dans l'allée et sous les animaux, puis nous enlevons le tout et l'étable est tenue bien propre. Les porcs ont toute liberté de fouiller ce fumier. Si ce dernier devient trop humide pour la santé des porcs, nous apportons quelques voyages de fumier de cheval; la litière des chevaux est for-

mée presque entièrement d'herbes marines sèches. En agissant ainsi, nous obtenons une masse d'engrais dont la valeur est, à mon avis, égale à celle du fumier en novembre ou dans les premiers jours de décembre, puis le printemps suivant en avril.

Je ne permets pas aux eaux de pluie de tomber sur mes engrais, mais j'aime bien que les animaux aient de l'eau à discrétion; pour cela, nous conduisons l'eau des toitures dans des citernes, et nous ne mettons nos vaches dehors que lorsque le temps est très-beau et encore n'y restent-elles que peu de temps.

L'été, les vaches prennent leur nourriture au pâturage. En hiver, elles reçoivent, par jour, une pinte de farine de blé-d'inde, un demi-minot de carottes ou de betteraves et autant de pain qu'elles en ont besoin. Les betteraves constituent le fond de la nourriture des porcs, avec bien peu de grain. *Idem.*

#### Matières fécales.

Nous avons à plusieurs reprises parlé de ces matières sous le nom de poudrette, comme l'un des engrais les plus puissants. En général ces matières sont perdues dans nos campagnes et dans nos villes où elles feraient l'objet d'une industrie considérable. On ne les recueille pas et cependant rien qu'au moyen de cet engrais, il est reconnu qu'avec les excréments d'un individu, on engraisse l'espace d'un terrain nécessaire pour produire sa propre consommation.

Ce n'est pas la construction d'une fosse d'aisance qui embarrasse nos cultivateurs. Avec un trou en terre, un mauvais tonneau et une ou deux planches d'appui, la difficulté serait levée. Mais ce qu'ils craignent, c'est la vidange. Elle leur répugne tant que, dans certains endroits, vous trouveriez avec peine des travailleurs qui voudraient se charger de cette besogne.

Il s'agit donc de vaincre cette répugnance et de leur indiquer le moyen d'ôter aux matières fécales leur odeur infecte et de les rendre aussi faciles à manier que des cendres. Rien n'est plus simple. On achète de la couperose verte que les chimistes appellent *sulfate de fer*. On la fait dissoudre dans de l'eau chaude, en se servant d'une chaudière ou d'une marmite au rebut, parceque cette couperose est un poison, et on laisse refroidir. On jette ensuite dans cette dissolution quatre à cinq bonnes poignées de chaux, autant de charbon de bois en poudre et même, si l'on veut, deux ou trois pelletées de suie, et on verse le tout dans la fosse à désinfecter.

Quatre à six livres de couperose suffisent pour opérer sur vingt-cinq gallons de matières fécales. On em-

pêche de la sorte leur décomposition et elles n'en valent que mieux comme engrais.

Une fois la désinfection opérée on se prépare à faire la vidange. A temps perdu on commence par lever des gazons que l'on brûle après les avoir laissés sécher au soleil, et par ce moyen on s'approvisionne de terre brûlée que l'on met en tas près de la fosse. Puis quand on juge à propos de sortir les matières fécales du réservoir, on met un lit entre deux lits de terre brûlée, on mélange bien le tout avec des pelles, et ainsi de suite jusqu'à ce que le réservoir soit vide. Les matières traitées par ce procédé économique ne conservent rien de leur odeur et de leur couleur, et l'on n'éprouve pas plus de répugnance à s'en servir que s'il s'agissait de terre ou de cendre.

A propos, la *Gazette des Familles* met dans la bouche de "Petit Baptiste" l'excellente petite histoire suivante :

"Une grande dame, bien titrée, une duchesse enfin, est introduite à la compagnie d'élite qui se trouvait réunie dans un magnifique salon. A peine a-t-elle pénétré dans ce somptueux appartement, qu'elle aperçoit un agronome qui, quelques jours auparavant, avait écrit un éloquent article sur l'engrais humain. A sa vue, notre duchesse fait une grimace horrible, porte en toute hâte, son mouchoir de dentelle à son nez, et fait entendre ce bruit significatif : "pouch ! pouch ! Vite, un fauteuil, je sens mes forces m'abandonner,—des essences, je me sens mourir."

On se presse autour d'elle, on interroge, on s'inquiète outre mesure... enfin, après quelques minutes de pénible attente de la part des spectateurs, de simagrées et de fausses frayeurs, de la part de la duchesse, voilà la singulière conversation qui s'engage :

Notre grande dame s'adresse à l'écrivain et lui dit : "Comment ! M. H...vous voilà ici ! Mais, c'est une horreur, une abomination ! Mais, éloignez-vous, de grâce ! Vous devez à jamais être exclu de toute compagnie respectable !...Vous écrivez des horreurs. Vous salissez le papier. Vous êtes sans pitié pour vos lecteurs, et surtout, pour vos lectrices, qui ont l'odorat si délicat. Votre engrais humain m'a causé des nausées pendant trois jours consécutifs, et a détruit complètement mon appétit." En disant ces dernières paroles, elle porte de nouveau son mouchoir à son nez.

L'agronome qui se reconnaît être la cause involontaire de ce ridicule incident, reprend peu à peu son sang froid, et console notre duchesse, en faisant ressortir toute l'extravagance de sa conduite.

Mais, madame, daignez me passer le précieux mouchoir que vous tenez,